

SAMUEL BECKETT

NOUVELLES
ET
TEXTES POUR RIEN



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Note de l'Éditeur

Les Nouvelles sont de 1945, les *Textes pour rien* de 1950.

© 1958 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0010-1

Nouvelles

L'EXPULSÉ

Le perron n'était pas haut. J'en avais compté les marches mille fois, aussi bien en montant qu'en descendant, mais le chiffre ne m'est plus présent, à la mémoire. Je n'ai jamais su s'il fallait dire un le pied sur le trottoir, deux le pied suivant sur la première marche, et ainsi de suite, ou si le trottoir ne devait pas compter. Arrivé en haut des marches je butais sur le même dilemme. Dans l'autre sens, je veux dire de haut en bas, c'était pareil, le mot n'est pas trop fort. Je ne savais par où commencer ni par où finir, disons les choses comme elles sont. J'arrivais donc à trois chiffres totalement différents, sans jamais savoir lequel était le bon. Et quand je dis que le chiffre ne

m'est plus présent, à la mémoire, je veux dire qu'aucun des trois chiffres ne m'est plus présent, à la mémoire. Il est vrai qu'en retrouvant, dans ma mémoire, où il se trouve certainement, un seul de ces chiffres, je ne retrouverais que lui, sans pouvoir en déduire les deux autres. Et même si j'en récupérais deux, je ne saurais pas le troisième. Non, il faudrait les retrouver tous les trois, dans ma mémoire, pour pouvoir les connaître, tous les trois. C'est tuant, les souvenirs. Alors il ne faut pas penser à certaines choses, à celles qui vous tiennent à cœur, ou plutôt il faut y penser, car à ne pas y penser on risque de les retrouver, dans sa mémoire, petit à petit. C'est-à-dire qu'il faut y penser pendant un moment, un bon moment, tous les jours et plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que la boue les recouvre, d'une couche infranchissable. C'est un ordre.

Après tout le nombre des marches ne fait rien à l'affaire. Ce qu'il fallait retenir, c'est le fait que le perron n'était pas haut, et cela je l'ai retenu. Même pour l'enfant il n'était pas haut, à côté des autres perrons qu'il connaissait, à force de les voir tous les jours, de les monter et descendre,-et

de jouer sur leurs marches, aux osselets et aux autres jeux dont il oublierait jusqu'au nom. Qu'est-ce que cela devait être alors pour l'homme fait, surfait?

La chute fut donc peu grave. Tout en chutant j'entendis claquer la porte, ce qui m'apporta du réconfort, au fort même de ma chute. Car cela voulait dire qu'on ne me poursuivait pas jusque dans la rue, avec un bâton, pour me donner des coups de bâton, sous les yeux des passants. Car si cela avait été leur intention ils n'auraient pas fermé la porte, mais ils l'auraient laissée ouverte, afin que les personnes rassemblées dans le vestibule puissent jouir de la correction, et en tirer une leçon. Ils s'étaient donc contentés, pour cette fois, de me jeter dehors, sans plus. J'eus le temps, avant de me stabiliser dans la rigole, de mener à bien ce raisonnement.

Dans ces conditions rien ne m'obligeait à me lever tout de suite. Je m'accoudai, curieux souvenir, au trottoir, j'assis mon oreille dans le creux de ma main et me mis à réfléchir à ma situation, pourtant familière. Mais le bruit, plus faible, mais indubitable, de la porte claquée à nouveau, me

tira de ma rêverie, où déjà s'organisait tout un paysage charmant, à l'aubépine et aux roses sauvages, très onirique, et me fit dresser la tête, les mains posées à plat sur le trottoir et les jarrets tendus. Mais ce n'était que mon chapeau, planant vers moi à travers les airs, en tournoyant. Je l'attrapai et le mis. Ils étaient très corrects, selon leur Dieu. Ils auraient pu garder ce chapeau, mais il n'était pas à eux, mais à moi, alors ils me le rendaient. Mais le charme était rompu.

Comment décrire ce chapeau? Et pourquoi? Lorsque ma tête eut atteint ses dimensions je ne dirai pas définitives, mais maxima, mon père me dit, Viens, mon fils, nous allons acheter ton chapeau, comme s'il préexistait depuis l'éternité, dans un endroit déterminé. Il alla droit au chapeau. Moi je n'avais pas voix au chapitre, le chapelier non plus. Je me suis souvent demandé si mon père n'avait pas pour dessein de m'humilier, s'il n'était pas jaloux de moi qui étais jeune et beau, enfin, frais, alors que lui était déjà vieux et tout gonflé et violacé. Il ne m'était plus permis, à partir de ce jour-là, de sortir tête-nue, mes jolis cheveux marron au vent. Quelquefois, dans une

rue écartée, je l'ôtai et le tenais à la main, mais en tremblant. Je devais le brosser matin et soir. Les jeunes gens de mon âge, avec qui j'étais malgré tout obligé de frayer de temps en temps, se moquaient de moi. Mais je me disais, Le chapeau n'y est pas pour grand'chose, ils ne font qu'y accrocher leurs saillies, comme au ridicule le plus saillant, car ils ne sont pas fins. J'ai toujours été étonné du peu de finesse de mes contemporains, moi dont l'âme se tordait du matin au soir, rien qu'à se chercher. Mais c'était peut-être de la gentillesse, genre celle qui raille le bossu sur son grand nez. A la mort de mon père j'aurais pu me délivrer de ce chapeau, rien ne s'y opposait plus, mais je n'en fis rien. Mais comment le décrire? Une autre fois, une autre fois.

Je me relevai et me mis en branle. Je ne sais plus quel âge je pouvais bien avoir. Ce qui venait de m'arriver n'avait pas de quoi faire date dans mon existence. Ce ne fut ni le berceau ni le tombeau de quoi que ce soit. Plutôt cela ressemblait à tant d'autres berceaux, tant d'autres tombeaux, que je m'y perds. Mais je ne crois pas exagérer en disant que j'étais dans la force de l'âge, ce qu'on